

# Quand la pratique est Logique. Clés de lecture pour aborder la tradition liechtenauerienne

Pierre-Alexandre Chaize

**Souvent citée en référence, l'escrime selon Johannes Liechtenauer est généralement réduite à des citations types et à un catalogue de techniques applicables « clé en main ». Pourtant, son importance au sein des sources martiales médiévales montre qu'elle est bien plus qu'un simple florilège. Cet article s'attache à montrer que les outils qui président à sa construction, son organisation et sa transmission sont profondément ancrés dans la pensée savante médiévale et qu'ils en font l'un des premiers discours théoriques dédiés à la logique de l'escrime.**

Dans son commentaire sur l'œuvre d'Aristote, le Français Pierre Abélard (1079-1142) avance, afin de justifier ses positions sur le nominalisme, que le combat au corps à corps n'est pas une disposition naturelle et que, par conséquent, le pratiquer nécessite une méthode, une *Scientia pugnandi* ou « science pugilistique »<sup>1</sup>. Pourtant, parler des formes du combat individuel et de sa pratique au Moyen Âge est difficile en histoire, ceci pour plusieurs raisons. Sans passer ces dernières en revue, il faut pourtant mentionner que le sujet est peu traité. Quand il l'est, c'est souvent sur le ton de l'anecdote, comme souvent tout ce qui touche au monde du geste, du manuel et de l'instantané. La technique y est la plupart du temps réduite à un phénomène visuel et par conséquent à une construction empirique transmise de maître à élève. Il

semble alors que le maniement des armes n'est soutenu par aucune réflexion, hormis les phénomènes d'imitation et de copie. Ainsi survit la représentation d'un monde médiéval brutal, ignorant et incapable de théoriser des concepts évolués<sup>2</sup>.

L'ère médiévale fut pourtant le cadre d'intenses réflexions sur la nature de la violence et les pratiques qui gravitent autour d'elle. Le duel<sup>3</sup>, par exemple, se vit discuté par des docteurs de l'Université de Bologne afin de dépasser les logiques d'affrontement direct et de réfléchir sur le concept même d'acte violent. Ainsi, André Alciat<sup>4</sup> diffé-

---

<sup>2</sup> Citons à cet effet l'historien de l'escrime Egerton Castle: « *Rough and untutored fighting of the Middle Ages represented faithfully the reign of brute force in social life as well as in politics. The stoutest arm and the weightiest sword won the day [...] those were the days of crushing blows with mace or glaive, when a knight's superiority in action depended on his power of wearing heavier armour and dealing heavier blows than his neighbour, when strength was lauded more than skill, and minstrels sang of enchanted blades that naught could break.* » CASTLE Egerton, *Schools and Masters of Fencing: From the Middle Ages to the Eighteenth Century*, London: George Bell and sons, 1885.

<sup>3</sup> Des analyses et une définition extrêmement claire du concept de duel sont réalisées par Giovanni de Legnano, remarquable juriste bolognais de la fin du Trecento. Il écrit à propos du duel: « *j'affirme que le duel est un combat volontaire entre deux individus pour la gloire ou pour un excès de haine.* » Voir DA LEGNANO Giovanni, *Tractatus de bello, de represaliis et de duello*, Washington: Oxford University Press, 1917, p. 175: « *Circa primum dico quod duellum est pugna corporalis deliberata, hinc inde duorum, adpurgationem, gloriam vel odii exaggerationem.* »

<sup>4</sup> GILLI Patrick, « Guerre, paix, alliance, duel: le disciplinément de la violence dans les traités juridiques sur la guerre en Italie au xv<sup>e</sup> siècle », in PAVIOT Jacques, VERGER Jacques (éd.), *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge, mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris: Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2000.

---

<sup>1</sup> MERDRIGNAC Bernard, *Le sport au Moyen Âge*, Rennes: P.U.R., 2002, p. 95.

rence clairement les actes d'agression des usages locaux, tels les combats de bâton pratiqués en la ville de Lodi. Cela ne l'empêche pas de prôner une réglementation en vue de minimiser les risques d'homicides. En étant favorable à une réglementation et non à une interdiction, il met même en relief la fréquence des comportements violents dans les traditions locales occidentales et la nécessité de régenter ces dernières sans braquer ni brimer les populations<sup>5</sup>. Malheureusement, ces réflexions demeurent le fait de spécialistes et le maniement des armes, que l'on peut sans trop de risque nommer escrime, reste victime des nombreuses idées reçues qui perdurent au sujet du Moyen Âge.

S'il fallait définir l'escrime, on pourrait la décrire comme la manière d'utiliser correctement une épée et par extension une arme de corps à corps, dans le cadre d'une confrontation<sup>6</sup>. Or, l'escrime bénéficie, contre toute attente, d'un support documentaire remarquable tant par sa quantité que par sa qualité<sup>7</sup>. À l'échelle de l'ère médiévale, en considérant que celle-ci s'étend jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, on décompte à l'heure actuelle plus de soixante-dix manuscrits contenant un ou plusieurs textes exclusivement voués à des descriptions et des réflexions techniques sur l'escrime, la lutte ou le combat équestre. Cet ensemble ne prend bien sûr pas en compte les textes imprimés, en nombre bien supérieur, dédiés eux aussi aux pratiques martiales. Les témoins contenant des textes en langue germanique sont majoritaires à hauteur de 80 %, soit de quatre ouvrages sur cinq. Cela représente un corpus extrêmement volumineux, plus de cinquante manuscrits, contenant chacun parfois plusieurs textes.

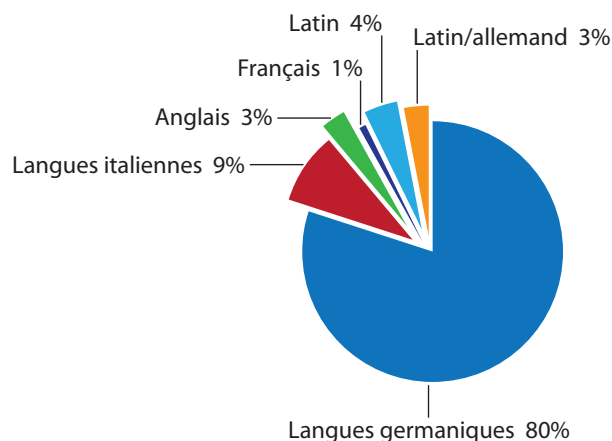


Figure 1. Les livres d'armes manuscrits par langue de rédaction.

<sup>5</sup> GILLI Patrick, « Guerre, paix, alliance, duel... ».

<sup>6</sup> Nous laisserons volontairement les qualificatifs « sportifs » ou « réels » de côté à cause de la classification spécifique du combat à l'époque médiévale.

<sup>7</sup> LENG Rainer, *Katalog der deutschsprachigen illustrierten Handschriften des Mittelalters, 38. Fecht- und Ringbücher*, München: C.H. Beck, 2009. Voir aussi CHAIZE Pierre Alexandre, *Les livres d'armes à la fin du Moyen Âge: l'exemple d'une tradition italienne*, mémoire de Master 2 sous la direction de B. Lauriou, UVSQ, 2006.

Analyser ces livres d'armes<sup>8</sup> dans leur ensemble serait bien sûr inimaginable à l'échelle de cet article, qui se concentrera donc sur une seule de ces traditions, la plus remarquable par son volume et sa qualité.

Au sein des sources manuscrites dédiées aux arts martiaux, il existe en effet une tradition textuelle et intellectuelle qui illustre parfaitement l'idée d'un système d'escrime organisé rationalisant le maniement de l'épée. Cet ensemble est le corpus de langue germanique relié au personnage nommé Johannes Liechtenauer. Plus qu'une explication moderne ou une analyse technique pas à pas<sup>9</sup>, cet article se propose d'offrir une grille de lecture de l'œuvre dite « liechtenauerienne »<sup>10</sup> et de livrer les outils de compréhension des textes qui lui sont associés. Je vais ici présenter trois aspects spécifiques de la tradition liechtenauerienne « orthodoxe », afin d'exposer des éléments qui peuvent être conçus comme fondamentaux pour la lecture de ces sources. Donner, en somme, les clefs de lecture et de réflexion sur la tradition des auteurs se référant au mystérieux Johannes Liechtenauer.

Il faut en premier lieu avouer que l'on sait très peu de choses sur ce personnage, qui fait figure d'autorité en matière d'escrime tout au long du xv<sup>e</sup> siècle et durant

une grande partie du xvi<sup>e</sup> siècle, tout du moins dans le *Regnum teutonicum*, ou « Royaume d'Allemagne ». En fait, nous ne sommes même pas certains qu'il ait réellement existé. Seules des allusions indirectes et peu précises, issues des textes associés, nous donnent quelques rares renseignements sur ce qu'il fut :

« Maître Liechtenauer l'a possédé [l'art de l'escrime] et pratiqué de façon entière et véritable. Non pas parce qu'il l'a inventé et découvert lui-même, comme dit précédemment, mais parce qu'il l'a recherché en traversant de nombreuses contrées, poussé par le désir de connaître et de parfaire lui aussi cet art juste et véritable. »<sup>11</sup>

Nous savons ainsi que les textes lui accordent le titre de maître, qu'il a transmis son savoir à des élèves, qu'il a voyagé et surtout qu'il n'est pas l'inventeur d'une logique, mais le compilateur de différents savoirs acquis au cours de nombreux voyages<sup>12</sup> qu'il aurait effectués tout au long de sa vie

Il est difficile, en l'absence de sources comparatives, de savoir si ces affirmations sont vraies, mais leur simple utilisation permet déjà de dire que les textes se présentent comme une synthèse et comme une rationalisation de savoirs déjà établis.

Dans sa thèse intitulée *L'art de l'épée longue selon le maître Johannes Liechtenauer*<sup>13</sup>, Hans Peter Hils a rassemblé un corpus de plus de cinquante manuscrits d'origine et de

---

<sup>8</sup> Le terme « livre d'armes » associe le mot « livre », qui désigne le support universel des sources martiales occidentales et médiévales, au complément qu'est le mot « armes », désignant une certaine habileté martiale et chevaleresque, sens qu'il prend d'ailleurs à travers l'expression « faits d'armes » ou « maître d'armes » – celui de la science du combat. C'est donc le terme « livre d'armes » qui semble le plus à même de définir ce corpus de sources techniques dédiées aux activités martiales du Moyen Âge et de la Renaissance, sans poser de catégorisation trop rigide, tout en étant assez clair pour ne pas englober la science militaire ou d'autres aspects de la chevalerie, comme la chasse ou l'équitation. Voir CHAIZE Pierre Alexandre, *Les livres d'armes à la fin du Moyen Âge*, à paraître.

<sup>9</sup> Il existe déjà beaucoup d'ouvrages traitant excellemment de cet aspect des livres d'armes. Citons à cet effet TOBLER Christian Henry, *In Saint George's Name: An Anthology of Medieval German Fighting Arts*, Wheaton: Freelance Academy Press, 2010; ŻABINSKI Grzegorz, « Unarmored Longsword Combat by Master Liechtenauer via Priest Döbringer », in CLEMENTS John (ed.), *Masters of Medieval and Renaissance Martial Arts*, Boulder: Paladin Press, 2008; LINDHOLM David, SVARD Peter, *Sigmund Ringeck's Knightly Art of the Longsword*, Boulder: Paladin Press, 2003.

<sup>10</sup> Cette appellation est un néologisme né de la nécessité de créer un nom pour désigner cette tradition manuscrite.

---

<sup>11</sup> « ... und dy hat meister lichtnauer gancz vertik und gerecht gehabt und gekunst Nicht das her sy selber haben funden und irdocht als vor ist geschriben sonder her hat manche lant durchfaren und gesucht / durch dy selben rechtvertigen und worhaftige kunst wille / das her dy io irdaren und wissen wolde... », Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg, ms. 3227a, f° 13v.

<sup>12</sup> La thématique du voyage est un élément très fréquent dans les livres d'armes. On le retrouve dans les œuvres italiennes attribuées au Ffrioulan Fiore Furlan dei Liberi, dans le texte du maître d'armes de la cour des Montefeltro Filippo Vadi de Pise ou encore chez l'auteur strasbourgeois Joachim Meyer.

<sup>13</sup> HILS Hans-Peter, *Meister Johann Liechtenauers Kunst des langen Schwertes*, Frankfurt a. M. & New York: Peter Lang, 1985.

langue germaniques<sup>14</sup>. Cet inventaire montre que bon nombre de ces manuscrits sont liés à la personne de Johannes Liechtenauer et à son enseignement<sup>15</sup>. Le premier remonte à l'extrême fin du xiv<sup>e</sup> siècle et le dernier est une compilation datée du xvi<sup>e</sup> siècle. H.P. Hils n'a cependant pas inclus dans son étude le corpus des imprimés<sup>16</sup>. En prenant en compte ces derniers, on peut aisément faire continuer la tradition du maître Liechtenauer jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, avec le livre d'armes imprimé de Jacob Sutor van Baden<sup>17</sup>, copie presque rétrograde<sup>18</sup> du *Discours détaillé de l'art de l'escrime* du Strasbourgeois Joachim Meyer<sup>19</sup>.

La tradition liechtenauerienne s'articule autour de deux éléments : le premier est le poème attribué au maître, que bon nombre d'auteurs et de commentateurs reprennent partiellement. Seul le texte contenu dans le Cod. 44 A 8 en donne une version longue, que l'on pourrait presque estimer complète<sup>20</sup>. Le second est la compilation de commentaires de ce poème auxquels les auteurs ajoutent leurs propres enseignements. C'est ainsi, par exemple, que

---

<sup>14</sup> Il faut noter que certains de ces ouvrages sont également en langue latine, soit entièrement soit de manière bilingue, le texte latin étant alors disposé à côté des langues germaniques.

<sup>15</sup> Un certain nombre de ces ouvrages ne peuvent plus être reliés aujourd'hui à la tradition de Liechtenauer ou à sa ligne de rédaction, comme par exemple le ms. I.33 ou *Liber de arte dimicatoria*, que l'on estime généralement antérieur au maître allemand, et qui ne partage aucun texte ni avec son poème ni avec la glose qui l'accompagne. Voir CINATO Franck, SURPRENANT André, *Le livre de l'art du combat ou Liber de arte dimicatoria, édition critique du Royal Armouries MS.I.33*, Paris : CNRS Éditions, 2009.

<sup>16</sup> Bien qu'il mentionne l'existence des imprimés dans son introduction et sa conclusion, il ne les intègre pas à sa réflexion sur la transmission.

<sup>17</sup> SUTOR Jacob, *New kunstliches Fechtbuch*, Frankfurt am Mayn, 1612.

<sup>18</sup> Le terme « copie presque rétrograde » est ici employé car Jacob Sutor reprend bon nombre d'éléments de l'œuvre de Joachim Meyer, mais revient à une présentation typiquement médiévale des livres d'armes, à savoir l'utilisation d'une illustration et d'un texte explicatif, la pièce et son commentaire en quelque sorte. La construction et le discours novateur de J. Meyer sont oubliés pour revenir à une pédagogie plus ancienne.

<sup>19</sup> MEYER Joachim, *Gründtliche Beschreibung der kunst des Fechten*, Strasbourg, 1570.

<sup>20</sup> Cependant, le lien inextricable existant entre le poème et ses commentaires tend à montrer que ces deux textes sont coexistants. On pourrait même avancer que le poème et sa glose sont rédigés en même temps. Voir à ce sujet HAGEDORN Dierk, *Peter von Danzig : Transkription und Übersetzung der Handschrift 44 A 8*, VS-Books, 2008.

Jörg Wilhalm<sup>21</sup> compile dans ses manuscrits une partie des enseignements de Sigmund « Schining » ain Ringeck, lui-même contributeur de la tradition liechtenauerienne, tout en ajoutant ses propres commentaires.

C'est d'ailleurs à cause du caractère purement textuel de cet ensemble de documents que fut créé le nom de « tradition liechtenauerienne » et que lui a été associé le terme « orthodoxe », afin de la différencier de sources partageant parfois son vocabulaire, mais ni son texte ni sa structure. On peut par ailleurs réaliser aisément un autre découpage, délimitant d'un côté les ouvrages peu ou pas illustrés, sans aucun appui pictural pour aider à la compréhension du propos, et, de l'autre, la catégorie des livres d'armes abondamment illustrés, comme les ouvrages de Paulus Kal ou de Hans Talhoffer. Ces derniers ont la particularité de présenter un texte, souvent très court, qui s'insère auprès de l'image venant l'illustrer. On s'aperçoit également qu'au sein de plusieurs témoins historiques contenant le texte liechtenauerien orthodoxe s'ajoutent d'autres ensembles textuels. C'est le cas de l'œuvre d'Ott dit « le Juif »<sup>22</sup>, des techniques de Martin Hundfeld et des commentaires de Lew dit « le Juif ». Enfin, il existe un ensemble réduit de témoins textuels exposant l'enseignement d'une arme non traitée par la tradition liechtenauerienne, mais qui reprend les codes et les outils de cette dernière. Il s'agit de textes de la fin du xv<sup>e</sup> siècle attribués à Johannes Leckuchner.

Les classifications qui fixent tel ou tel texte dans le cercle de la tradition liechtenauerienne sont nombreuses, mais pour clarifier le propos, cet article se cantonnera aux documents contenant de grandes parties du poème attribué à Johannes Liechtenauer traitant de l'escrime avec l'épée longue, ainsi que la glose qui s'y rattache systé-

---

<sup>21</sup> Jörg Wilhalm Hutter (1501-1575?) est l'un des auteurs de livres d'armes les plus prolifiques du xvi<sup>e</sup> siècle. On lui doit notamment les manuscrits cotés I.6.2°.2, I.6.2°.3 et I.6.4°.5, conservés à l'Universitätsbibliothek d'Augsburg. Voir à ce sujet le catalogue de CHAIZE Pierre Alexandre, *Les livres d'armes...*, p. 30-145.

<sup>22</sup> Ott jud(e), dont le nom est cité pour la première fois en 1443 dans le ms. Chart.A.558. La mention de son nom laisse penser qu'il est alors vivant.

matiquement. Les compilations tardives extrêmement copiées ne seront pas prises en compte. Voici, par ordre chronologique, la liste des textes sur lesquels se base la présente étude<sup>23</sup>:

- Le ms. 3227a, attribué à Hanko Döbringer, conservé au Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg, daté de 1389.
- Le ms. Chart.A.558 de Hans Talhoffer, conservé à la Forschungsbibliothek Schloss Friedenstein de Gotha, daté de 1443.
- Le Cod. I.6.4°.3, attribué à Lew le Juif et conservé à l'Universitätsbibliothek d'Augsbourg, daté de 1450.
- Le Cod. 44 A 8, attribué à Peter von Danzig et conservé à la Biblioteca dell'Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana de Rome, daté de 1452.
- Le Thott 290 2° de Hans Talhoffer, conservé à la Kongelige Bibliotek de Copenhague, daté de 1459.
- Le ms. Q566 de Johannes Folz, conservé à la Herzog Anna Amalia Bibliothek de Weimar, daté de 1479.
- Le ms. KK5126 de Paulus Kal, conservé au Kunsthistorisches Museum de Vienne, daté de 1480.
- Le ms. M I 29 attribué à Johannes von Speyer, conservé à l'Universitätsbibliothek de Salzburg et daté de 1491.
- Le KK 5012 de Peter Falkner, conservé au Kunsthistorisches Museum de Vienne, daté de 1495.
- Le ms. Var.82 de Joachim Meyer, conservé à l'Universitätsbibliothek de Rostock, daté de 1571<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> Faire figurer l'intégralité des textes présentant le texte et la glose de Johannes Liechtenauer n'était ni utile ni réaliste dans le cadre de cet article. Pour une autre liste, voir LENG Rainer, *Katalog der deutschsprachigen illustrierten Handschriften...*

<sup>24</sup> Joachim Meyer produit deux autres ouvrages, un autre manuscrit en 1560, le ms. A.4°.2 conservé à Rostock, et un imprimé à Strasbourg en 1570, le *Gründtliche Beschreibung der Kunst des Fechten* ou *Discours détaillé de l'art de l'escrime*.

Cette liste peut également se voir augmentée par les manuscrits attribués à Johannes Lecküchner, prêtre à Nuremberg à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ces manuscrits contiennent un texte qui ne traite certes pas de l'épée longue, mais qui conserve la forme et l'énoncé du texte propre à la tradition liechtenauerienne:

- Le Cod. Pal. Germ. 430, conservé à l'Universitätsbibliothek de Heidelberg, daté de 1478.
- Le Cgm 582, conservé à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, daté de 1492.

Comme on peut le voir, cette série de textes s'étend sur près de deux siècles<sup>25</sup> et est régulièrement pourvue de nouveaux témoins. Le présent article développera principalement l'étude des structures externes puis internes du texte liechtenauerien et finira par la formulation d'une hypothèse liant divers aspects fondamentaux du texte. Ces trois axes d'analyse seront développés à travers trois exemples bien précis, destinés à donner une vision claire et surtout structurée de la tradition liechtenauerienne. L'ordre du texte, structure fondamentale, sera analysé en premier à travers l'organisation du document technique relié à J. Liechtenauer. Cette étude, suivie d'une explication de la structure du premier élément technique des sources, permettra de poser les bases d'une analyse des outils de conception du texte et par répercussion des racines intellectuelles qui ont probablement présidé à sa rédaction.

## Le texte liechtenauerien, ordre et structure

Précisons d'emblée qu'une tradition n'est pas un simple rapprochement empirique de textes et d'interprétations. Le sujet de l'escrime traitant d'une seule et même réalité, à savoir la manière d'utiliser le corps et, *a fortiori*, une arme de manière efficace au cours d'un affrontement, il y a toujours des similitudes dans tel geste, tel mouvement de pied ou telle posture. Pour établir une tradition, il faut définir avant toute chose des éléments objectifs, des

---

<sup>25</sup> Même si la plupart d'entre eux sont présents entre la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle et le premier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle.

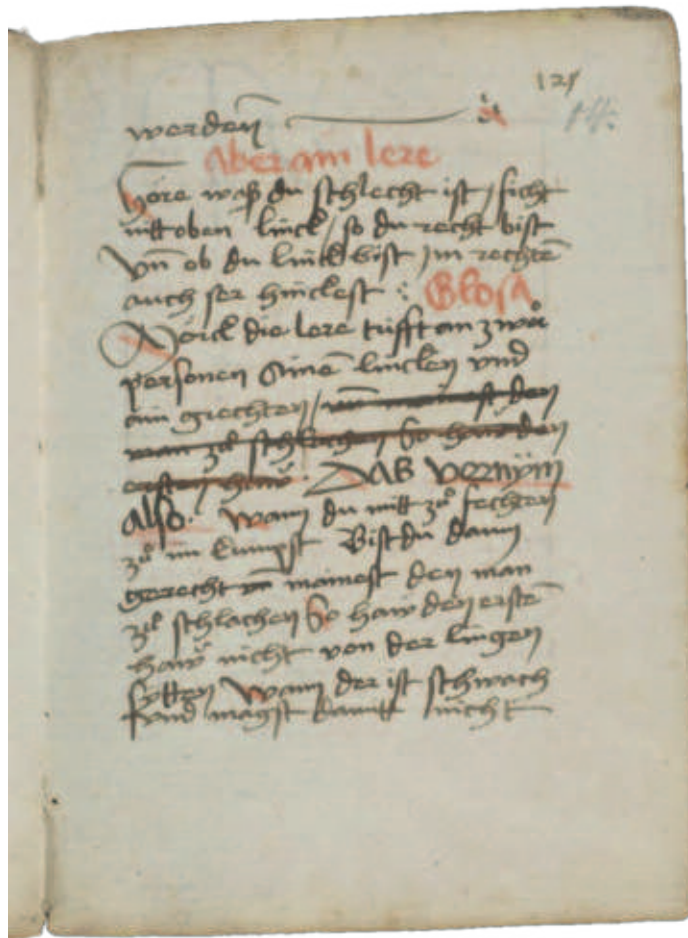


Figure 2. Exemple de vers de Johannes Liechtenauer glosé par Sigmund Schining Ein Ringeck.

Légende : © Sächsische Landesbibliothek, Dresden, ms. C 487, f° 14r.

marqueurs, qui ne dépendent d'aucune lecture personnelle<sup>26</sup>. Dans le cadre des traditions martiales, l'un de ces marqueurs est la structure du texte, la manière dont

il est énoncé, découpé et organisé. La structure est en effet capitale dans la compréhension d'un texte et, par répercussion, de la technique, puisqu'elle conditionne sa place dans le processus de conservation.

Si l'on étudie le texte liechtenauerien traditionnel – ou orthodoxe –, on est d'emblée frappé par deux de ses aspects. Le premier est que le texte s'articule autour des deux élé-

<sup>26</sup> Voir à ce sujet l'article de CHAIZE Pierre-Alexandre, « Les traditions martiales en Occident, essai de typologie d'après les livres d'armes », Paris : Le Léopard d'Or, à paraître.

ments interdépendants que sont le poème, qui fait office d'autorité, et la glose qui le commente. Alors que les textes techniques se basent généralement sur une description plus ou moins précise des gestes à effectuer en s'aidant parfois, mais pas nécessairement, d'un support pictural en rapport avec les gestes décrits<sup>1</sup>, le texte liechtenauerien est constitué d'un poème et de son commentaire<sup>2</sup>. Ce couple glose/commentaire est un trait fondamental de la tradition liechtenauerienne qui ne se rencontre dans aucune autre tradition technique martiale de l'Occident médiéval (voir fig. 2). Cette forme présuppose en effet qu'il existe une Autorité et que, par conséquent, le propos n'est pas contestable dans l'esprit des rédacteurs. Le second élément à remarquer est que cette forme, comprenant un texte faisant autorité et une glose qui s'attache à expliquer ces différentes parties, suit de manière générale un modèle que l'on peut associer à la méthode dite du Grand Commentaire. Propre à la scolastique médiévale et à Thomas d'Aquin, cette méthode se base principalement sur le morcellement d'un texte, suivi d'une recomposition organisée et commentée<sup>3</sup>. Ceci transforme le propos qui, de purement démonstratif et technique, devient un texte basé sur un modèle que l'on pourrait sans difficulté qualifier de scientifique.

Ce qui fait la nature du commentaire d'une Autorité est généralement l'ordre dans lequel sont présentées les informations. Les ouvrages faisant référence à Liechtenauer et reprenant partiellement ou complètement le texte font en effet l'usage d'un outil très répandu dans le monde littéraire médiéval : la glose. Les textes citant le nom et le propos de Johannes Liechtenauer le font de manière manifeste, puisque le commentaire représente la quasi-totalité du texte et non de simples commentaires en marge de ce dernier. La glose semble donc être beaucoup plus que la simple reprise d'un outil de rédaction, elle se pose comme un outil conceptuel qui articule le propos autour

du poème attribué à Liechtenauer. Il semble en ressortir que la reprise d'un outil pédagogique comme la glose est constitutive d'une tradition<sup>4</sup>. Si le doute est permis lors de la lecture d'un seul texte, la reproduction de cet ordre du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle tend à prouver qu'il s'agit en effet d'un élément fondamental de la pensée liechtenauerienne. Cet ordre, en ce qui concerne la partie consacrée au combat sans armure, s'articule globalement autour de dix-sept notions, ou plus précisément autour d'un groupe de cinq notions puis d'un second groupe de douze. En premier lieu, le texte expose toujours les cinq attaques qui forment l'ossature du propos. Voici ces éléments, que le texte germanique nomme les « maîtres-coups »<sup>5</sup> :

*« Retiens d'abord les cinq coups :*

*Le premier se nomme le coup furieux.*

*Le second, le coup tordu.*

*Le troisième, le coup transversal.*

*Le quatrième, le coup lognant.*

*Le cinquième, le coup frontal »*<sup>6</sup>

En second lieu, ces maîtres-coups sont suivis de douze notions exposées elles aussi dans un ordre immuable. Aucune d'entre elles n'est jamais placée avant ou après une autre durant toute la tradition, ce qui suppose une fidélité de copie, mais également de réflexion, particulièrement révélatrices :

*« Item. Maintenant, retiens les pièces suivantes :*

*La première, ce sont les quatre gardes.*

*La seconde, les quatre parades.*

*La troisième, la poursuite.*

<sup>1</sup> Ce qui est le cas dans la tradition attribuée au Frioulan Fiore Furlan dei Liberi, basée sur un couple texte/enluminure.

<sup>2</sup> Le terme commentaire a été préféré à celui de glose à cause de la nature de cet article.

<sup>3</sup> DE LIBERA Alain, *La philosophie médiévale*, Paris : PUF, 1993, p. 359.

<sup>4</sup> Voir BEYER de RYKE Benoît, « Gloses », in GAUVARD Claude, DE LIBERA Alain et ZINK Michel (éd.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris : PUF, 2002, p. 592-594 ; ainsi que CHAIZE Pierre-Alexandre, *Les traditions martiales...*

<sup>5</sup> *Meisterhau(w)*. Cette notion de maître-coup sera traitée dans la seconde partie de cet article.

<sup>6</sup> « *Merck des ersten die funff hewe / Der erst haisset der zorn haw / Der ander der kruempp haw / Der dritt der zwer haw / Der vierd der schilhaw / Der funfft der schaitler haw.* » Universitätsbibliothek, Augsburg, Cod. Cod. I.6.4°.3, f° 7r.

*La quatrième, le débordement.*

*La cinquième, l'éloignement.*

*La sixième, le changement de côté.*

*La septième, la rétraction.*

*La huitième, la traversée.*

*La neuvième, l'entaille.*

*La dixième, la poursuite des mains.*

*La onzième, ce sont les suspensions.*

*La douzième, ce sont les rotations. Etc.»<sup>7</sup>*

La teneur de ce texte et, surtout, son ordre restent ainsi immuables du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, soit tout au long de la succession des témoins manuscrits, lesquels conservent également ce découpage de cinq plus douze concepts.

Cet ordre est révélateur de la nature du texte et de la manière dont il a été conçu. Cet agencement place en premier lieu la catégorie des frappes, avant même d'évoquer les manœuvres propres à l'escrime. Le texte fait donc figurer l'action en amont de la réaction ; il pose ainsi en postulat que le combat est généré par l'action et se gère par conséquent à l'aide de cette dernière. Les manœuvres et autres parades sont assujetties à cet élément primordial, qui fait naître l'escrime et lui assure une existence. Ce jugement, que l'on pourrait trouver rapide et subjectif, est confirmé par le texte du ms. 3227 lui-même :

*«Mouvement, ce mot merveilleux est le cœur de l'escrime, la couronne tout entière [...]. Retiens maintenant que d'après cet art, le terme mouvement perpétuel s'applique au début, au milieu et à la fin de tout combat.»<sup>8</sup>*

<sup>7</sup> «Item nu mercke darnach die stuck / Das erst sein die vier hutten / Das ander die vier versetzen / Das dritt das nachreisen / Das vierde das überlaufen / Das fünfft das absetzen / Das sechst das durchwechsel / Das sibend das zucken / Das acht das durchlaufen / Das neunde das abschneiden / Das zehent das bendrucken / Das ailfft das sein die hengen / Das zwelfft das sein sie winden etc. ». Universitätsbibliothek, Augsburg, Cod. Cod. I.6.4<sup>o</sup>.3, f<sup>o</sup> 7r.

<sup>8</sup> «*Motus das worte schone / est des fechtens eyn hort und krone [...]. frequens motus / beslewt in im / begynnes / mittel und ende / alles fechtens.* » Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg, ms. 3227a, f<sup>o</sup> 17v, Transcription de ZABINSKI Grzegorz, «Unarmored Longsword Combat...», p. 66.

Le mouvement<sup>9</sup> et l'action sont donc perçus par les rédacteurs eux-mêmes comme le noyau fondamental de l'escrime selon J. Liechtenauer. Ce mouvement, qui n'est pas unique dans un combat, mais qui s'oppose lui-même à un autre mouvement, ou tout du moins à une autre volonté de mouvement, est donc l'élément constitutif autour duquel va se construire la pensée des auteurs liechtenaueriens. Cette dernière s'articule autour d'un ordre et d'un énoncé que je vais maintenant tenter de présenter.

## Un exemple de structure intérieure : la pièce

Tout comme le texte, ordonné d'après une structure liée aux objectifs des auteurs, l'explication du geste possède elle aussi un ordre qui lui est propre. Son unité fondamentale de sens est un élément que le texte liechtenauerien et globalement les traditions martiales germaniques nomment la pièce, ou *stucke*. Dans le texte liechtenauerien orthodoxe, la première mention d'une pièce ou d'un ensemble de gestes codifiés supportant la transmission des logiques est attachée à la notion de *meisterhau(w)*. Ce concept, très présent dans le texte, structure une part majeure de l'œuvre et du propos, comme nous l'avons précédemment vu. Le *meisterhau(w)* représente littéralement tout le premier chapitre liechtenauerien, avant même les douze autres notions techniques que sont les quatre gardes, les quatre parades, etc.

Le terme *meisterhau(w)* pose quelques problèmes et certaines questions. Sa traduction est difficile. Le mot est composé de deux parties accolées, le nom *Meister* signifiant « maître » et le nom *hau(w)* signifiant « coup ». Littéralement, le nom se traduirait par « coup maître » ou « coup de maître ». Dans les représentations et les vocabulaires médiévaux, le maître est plus qu'un enseignant : il est la source du savoir, plus précisément celui

<sup>9</sup> On notera avec intérêt que le terme *motus* est employé dans la version latine du premier tome de l'*Organon* d'Aristote pour désigner la notion fondamentale du mouvement, nommée κίνησις (kinesis) en grec, elle-même liée à la notion de changement, ou μεταβολή (metabolè). ARISTOTE, *Organon I, Catégories, chapitre 14 : le mouvement*, édité par TRICOT Jules, *Aristote, Organon I & II*, Paris : Bibliothèque des textes philosophiques, 2008, p. 82.

qui initie la chaîne du savoir. Il initie la logique du savoir et conditionne la transmission de ce dernier. Si l'on désirait modéliser le fonctionnement théorique<sup>10</sup> de ce *meisterhau(w)*, ou « maître-coup », en posant l'hypothèse que, tout comme le maître, il représente la tête d'une hiérarchie de transmission du savoir, on obtiendrait la pyramide théorique suivante :

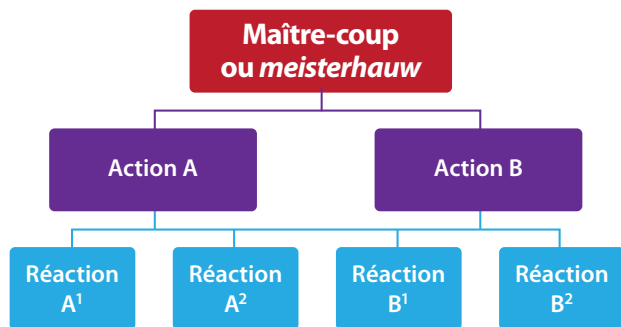


Figure 3. Représentation théorique du maître-coup.

Le maître-coup n'est donc pas un outil martial à proprement parler, une technique à copier et à reproduire dans un combat. Il semble être plus un outil d'enseignement et d'organisation, le sommet d'une pyramide logique. Ainsi, dans l'exemple théorique ci-dessus, le maître-coup enseigne deux formes d'actions différentes, A et B, puis enseigne que chacune de ces formes d'action entraîne deux réactions différentes. Bien sûr, les chiffres ne sont jamais aussi clairs, les chaînes de transmission ne sont jamais aussi parfaitement délimitées. Ce principe de réponse adaptée se retrouve de manière fidèle dans les sources : le maître-coup est à chaque fois le concept

<sup>10</sup> Nous ne saurions trop insister, à ce niveau de l'argumentation, sur le fait qu'il s'agit d'un fonctionnement théorique et non réel ou concret. C'est également en vertu de cet aspect théorique que l'hypothèse est limitée à une action et une réaction. Les expérimentations montrent que l'accumulation de gestes tend à rendre le combat incontrôlable et la justesse de l'escrime très aléatoire.

introduisant une nouvelle partie, il est à la fois son titre et son assise. On le trouve à l'origine d'une logique, d'un raisonnement au sein de l'escrime et de l'action.

Chacune des actions et des réactions est bien sûr conditionnée par l'adversaire et ses propres mouvements, mais c'est justement ce que le maître-coup enseigne : une série de logiques et de contre-logiques adaptées à une situation et à un type de réflexion. Le maître-coup représente le sommet, l'élément qui initie l'apprentissage du savoir. Si l'on voulait prolonger la métaphore du maître enseignant à des élèves, on pourrait sans problème comparer l'action A et l'action B à des compagnons apprenant le savoir prodigué par le maître, et les actions A<sup>1</sup>, B<sup>1</sup>, A<sup>2</sup> et B<sup>2</sup> comme des apprentis travaillant avec ces mêmes compagnons. Depuis le maître-coup rayonnent donc des enseignements qui doivent (et c'est la leçon principale de cette hypothèse et de cette démonstration) toujours rester en rapport avec lui. C'est probablement pour cette raison que certaines techniques spécifiques décrites par le texte liechtenauerien orthodoxe ne sont pas partagées entre tous les maîtres-coups. Ces derniers ne les enseignent pas et, par conséquent, ne les incluent pas dans leur logique.

Prenons, pour illustrer cela, l'exemple d'un maître-coup présent dès le premier témoin de la tradition liechtenauerienne, le texte attribué<sup>11</sup> au prêtre Hanko Döbringer, ainsi que son parallèle dans un ouvrage postérieur de près de soixante-dix ans. Pour simplifier l'approche et respecter la logique d'introduction à l'œuvre liechtenauerienne, je choisirai le premier de ces coups, le *zornhauw* ou « coup furieux ». Le texte donne la description de ce coup, qui consiste à donner une frappe puissante depuis le côté droit, si l'on est droitier, pour atteindre l'adversaire et lier<sup>12</sup> son arme<sup>13</sup> :

<sup>11</sup> Cette attribution est une convention contemporaine. La seule mention du nom dans le Cod. ms. 3227a prend en effet place à la fin du texte, en parallèle des trois autres noms que sont André le Juif, Jost von Nyssen et Nicolas le Prussien. Ces trois personnes pourraient tout autant être l'auteur du texte que Hanko Döbringer.

<sup>12</sup> Lier signifie que l'on établit le contact entre sa propre lame et celle de l'adversaire et que l'on cherche à maintenir ce contact.

<sup>13</sup> Le texte a été découpé préalablement afin de faire ressortir les parties qui intéressent cette démonstration.

<i>Texte rimé (1390?)</i> <sup>40</sup>	<i>Glose accompagnant le texte rimé (1390?)</i> <sup>41</sup>	<i>Glose tardive (1450)</i> <sup>42</sup>
<i>Si quelqu'un te frappe en haut / la pointe du coup furieux le menace / *tu dois également toujours marcher sur le côté droit vers l'adversaire... *</i> <sup>43</sup>	<i>Voilà pourquoi Liechtenauer dit que lorsqu'un homme t'attaque avec un coup haut, tu dois lui donner un coup furieux afin de lancer ta pointe avec force vers lui.</i>	<i>Lorsque qu'il attaque le haut de ta tête depuis sa droite, alors frappe aussi en haut, pendant son attaque, avec fureur, depuis ta droite, sans même chercher à parer, pour atteindre son épée. Tire un estoc tout droit loin devant toi et estoque son visage ou sa poitrine.</i>
<i>S'il s'en rend compte / détache la pointe par le dessus / sans danger.</i>	<i>S'il se défend contre ta pointe, retire vite ton arme par le dessus et envoie-la de l'autre côté de son épée.</i>	<i>S'il remarque l'estoc et le pare avec force, alors retire violemment ton épée en glissant, le long de sa lame, vers le haut jusqu'à quitter son épée, puis frappe de l'autre côté à nouveau contre la lame de son épée et vers sa tête. Cela s'appelle détacher par le haut, etc.</i>
<i>Sois plus fort / tourne dans le lien / estoque.</i>	<i>S'il se défend, sois fort et ferme avec ton arme, tourne et estoque vite et bien.</i>	<i>Lorsque tu le frappes furieusement, qu'il maintient l'épée ferme contre la tienne et que tu ne souhaites pas détacher, alors reste également ferme, lève tes bras sur ta droite et tourne ton faux-tranchant contre son épée pour estoquer le haut de son visage.</i>
<i>S'il le voit / rabaisse tout cela / contrôle-le.</i>	<i>S'il se défend de cet estoc, alors envoie ton arme vers le bas et frappe ses jambes, là où tu peux l'atteindre.</i>	<i>S'il remarque ton estoc et remonte pour parer, alors reste dans la posture où tu te trouves et menace le en bas avec la pointe, etc.</i>
	<i>Réalise ces deux choses l'une après l'autre de manière fluide, afin qu'il ne puisse venir t'attaquer.</i>	

Figure 4. Tableau comparatif des gloses.<sup>14 15</sup>

<sup>16 17</sup>

<sup>14</sup> « Der dir oberhaue / czornhaw ort deme drewet und soltu auch io schreiten eyne czu rechten seiten [texte illisible suite à un découpage du support] ader... begonen wirt her is gewar / nym iso ben ad ane vae Pis sterker weder wint stich siet her is nym is neder. » Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg, ms. 3227a, f° 23r. Transcription de ZABINSKI Grzegorz, « Unarmored Longsword Combat... », p. 76.

<sup>15</sup> « Dorum meynt lichtenauer wen dir eyner czu hewt mit eynen obrihaw so saltu du keyn im weder hauen den zornhaw also das dir mit dyme ort vaste keyn im schisset wert her dir dyn ort zo czewch balde oben ab und var czu der andern syten dar syns swerts wert her dir daz aber zo bis harte umb stark im swerte und wind und stich balde und kunlich wert her dir den stich zo smeis und haw balde unden czu wo du trifft czu beynen also das du umbermer eyns noch dem andern treibest das iener nicht czu slage kome. » Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg, ms. 3227a, f° 23v. Transcription de ZABINSKI Grzegorz, « Unarmored Longsword Combat... », p. 76.

<sup>16</sup> « Item wisse das der zornhaue mit dem ortt bricht all überhaw und ist doch nit me dann ein schlechter pawern schlack und den treibe also wann er von der rechten seitten oben zu dem kopf hawet so haue von deiner rechten seitten auch von oben mit im zörnigklichen gleich on alle versatzung oben auf sein swert und las im den ortt gerichtts fürsich einschiessen zu dem gesichte oder der prust wirt er dann des orttes gewar und versetzt mit sterck so reiss mit deinem swertt übersich auf an seins swertz klingen oben ab von seinem swertt und hawe im zu der andern seitten an seines swertz klingen wider ein zu dem kopffe das heist oben ab genommen etc. [...] Das ist wann du mit im zörnigklichen ein hewest helt er dann starck wider mit dem swert wiltu dann nit oben abnemen so pis wider tarck und far auf mit den armen zu deiner rechten seitten und wind die kurtz sneid an seinem swert und stich in oben ein zu dem gesichte wirt er des stichs gewar und fert auff und versetzt so pleib du also steen in dem winden und setze im den ortt unden an etc. » Universitätsbibliothek, Augsburg, Cod. I.6.4°.3, f° 7v-8r.

<sup>17</sup> Cette strophe prend place dans le texte grâce à un report et un alinéa. Elle est présente ici pour ne pas briser la logique, mais il faut rappeler qu'elle figure uniquement dans la marge et non dans le corps du texte.

Nous avons donc un maître-coup, le coup furieux, qui se fait en relation avec une action adverse spécifique. En reprenant la première partie et en accolant le texte rimé puis la glose, nous obtenons ceci :

<i>Si quelqu'un te frappe en haut / la pointe du coup furieux le menace / tu dois également toujours marcher sur le côté droit vers l'adversaire</i>	<i>Voilà pourquoi Liechtenauer dit que lorsqu'un homme t'attaque avec un coup haut, tu dois lui donner un coup furieux afin de lancer ta pointe avec force vers lui.</i>	<i>Lorsque qu'il attaque le haut de ta tête depuis sa droite, alors frappe aussi en haut, pendant son attaque, avec fureur, depuis ta droite, sans même chercher à parer, pour atteindre son épée. Tire un estoc tout droit loin devant toi et estoque son visage ou sa poitrine.</i>
--	--	---

Figure 5. Tableau comparatif entre le texte rimé et la glose sur le coup furieux.

Il apparaît alors que l'action est délimitée par les gestes réalisés. Un adversaire initie le combat par une attaque sur la tête. Le texte conseille d'y opposer une frappe haute donnée avec force. Notons que la glose tardive apporte des conseils précis, notamment la mention de l'épée adverse comme cible. Il précise aussi que l'on ne doit pas chercher à déplacer le coup adverse avec une parade, mais bien à frapper. En modélisant cet extrait, voici ce que l'on obtient :



Figure 6. Décomposition du coup furieux 1.

En poursuivant la lecture du texte, nous voyons que la situation se modifie :

<i>S'il s'en rend compte / détache la pointe par le dessus / sans danger.</i>	<i>S'il se défend contre ta pointe, retire vite ton arme par le dessus et envoie-la de l'autre côté de son épée.</i>	<i>S'il remarque l'estoc et le pare avec force, alors retire violemment ton épée en glissant, le long de sa lame, vers le haut jusqu'à quitter son épée, puis frappe de l'autre côté à nouveau contre la lame de son épée et vers sa tête. Cela s'appelle détacher par le haut, etc.</i>
---	--	--

Cet extrait, qui fait suite à l'attaque adverse et à la réaction au moyen du maître-coup, expose le reste du combat à travers la description de l'adversaire, après l'utilisation du coup furieux et sa prolongation en estoc menaçant des parties vitales, comme la poitrine et le visage. Les précisions sont nombreuses dans la glose tardive. Il y est par exemple mentionné que toute la logique dépend de la réaction adverse. C'est seulement si l'opposant déplace l'attaque en poussant que la réaction décrite, à savoir un détachement des armes, peut se produire. L'expérimentation montre bien cet aspect, puisque le geste décrit ne fonctionne que lorsque l'adversaire pousse effectivement avec force. Si nous continuons notre modélisation en schéma, voici ce que nous obtenons :

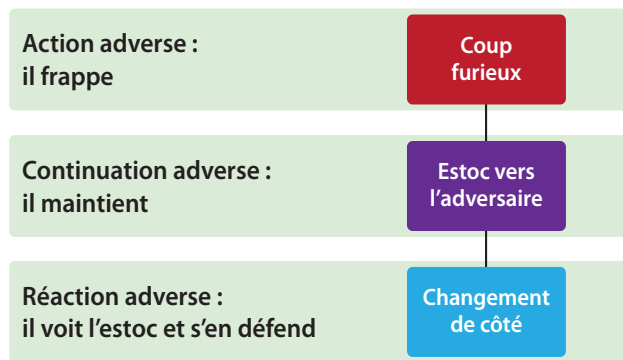


Figure 7. Décomposition du coup furieux 2.

Le passage suivant décrit une autre réaction qui pourrait faire croire qu'il s'agit d'un geste directement consécutif au précédent. L'enchaînement ne serait alors qu'une succession linéaire d'actions et de réactions. La dernière phrase de l'extrait de la glose initiale donne cependant une indication précieuse :

*« Réalise ces deux choses l'une après l'autre de manière fluide, afin qu'il ne puisse venir t'attaquer »*

Cette phrase ne commente aucun propos exprimé dans le poème. Il s'agit d'une précision sur l'organisation des informations précédentes. La mention indiquant que

les éléments sont au nombre de deux (l'un après l'autre) est particulièrement intéressante. En recommandant de faire deux choses, l'auteur ne signifie-t-il pas que les réponses ne sont pas successives, mais qu'il s'agit plutôt d'un exposé des différentes possibilités suite à la défense adverse ? En effet, si les actions s'enchaînent toutes, nous n'avons pas deux éléments, mais quatre à la suite du coup furieux : l'estoc, le changement de côté, le tour et l'estoc, puis la frappe vers le bas. Par contre, si l'on considère que chacune des réactions n'est pas induite par la précédente, mais par l'estoc du coup furieux et la réaction à cet estoc, nous arrivons bien, pour chaque possibilité, à deux mouvements se faisant suite. Le fait que la défense de l'adversaire soit toujours précisée face à un estoc donne encore un indice sur la nature des réponses et de l'organisation. Nous obtenons donc la pyramide suivante :

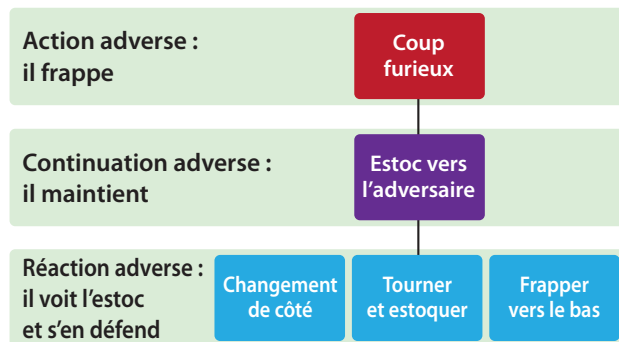


Figure 8. Décomposition du coup furieux 3.

Même si les causes qui conditionnent les réactions du troisième échelon ne sont pas clairement explicitées, le découpage en trois parties laisse imaginer trois raisons différentes et ouvre donc la porte à diverses interprétations. Ainsi, le texte mentionne précédemment les quatre mots « fort, faible, tendre et ferme ». Ceci permet d'imaginer qu'une des réactions peut être due à un contact adverse fort, l'autre à un contact faible et enfin la dernière à l'absence de contact. Cette construction rayonnant autour du maître-coup en différentes possibilités est un élément

capital du texte liechtenauerien. Cela montre, encore une fois, que le texte n'est pas seulement l'exposé d'une succession de gestes, mais le résultat d'une construction intellectuelle intense qui ne laisse que peu de place au hasard et à l'immédiat. Le décalage entre cette forme de combat savante et des gestes empiriques est ici réellement visible. L'escrime, pour les auteurs se réclamant de l'enseignement de J. Liechtenauer, se voit plus comme une logique qui se calcule, se quantifie et se prévoit.

### Les outils et les inspirations derrière le texte

J'ai tenté d'introduire jusqu'ici le lecteur au sein des structures externes puis internes du texte liechtenauerien, à travers deux exemples. Pour cette dernière partie, je vais maintenant plonger plus en avant dans la construction liechtenauerienne orthodoxe afin d'expliquer quels ont été les mécanismes de sa conception.

La construction médiévale du savoir et la logique sous-tendant ce dernier s'appuient sur le principe d'autorité. Le premier texte de la tradition liechtenauerienne, le ms. 3227a, cite justement l'autorité intellectuelle et scientifique par excellence, le Grec Aristote, à travers un extrait du second traité de l'*Organon* :

« ... Comme Aristote le dit dans le livre "Peryarmenias" [sic] les opposés se distinguent mieux quand ils sont placés l'un à côté de l'autre : faiblesse contre force, fermeté contre tendresse et ainsi de suite... »<sup>18</sup>

Je reviendrai plus tard sur cette notion d'opposition, longuement utilisée par les concepteurs du texte liechtenauerien pour aborder et justifier leurs démonstrations. Si l'on revient à la mention d'Aristote, on peut cependant se focaliser sur un élément fondamental de la construction de l'escrime et du combat en général : le temps. La première difficulté lorsque l'on aborde le sujet de l'escrime

est en effet le souci du mouvement et, par extension, la gestion du temps. Il est en effet très difficile de penser une activité dynamique sans être amené à se pencher sur le problème de la décomposition du temps et de l'action réalisée. On observe pourtant que le texte liechtenauerien formule ce concept dès le début sans aucune gêne ni aucun problème d'énoncé. Ce concept spécifique est répété, découpé et pensé tout au long de l'argumentation. Pour le comprendre, il faut repartir du début et expliquer comment une action et une durée se décomposent. Une action, en escrime, peut se représenter de la manière suivante :



Figure 9. Modélisation de la durée de l'action.

L'action est représentée en bleu, A et B délimitant cette action (A étant le début, B étant la fin). La flèche rouge montre ce qui se passe après l'action, la flèche bleue ce qui se passe avant l'action.

Exposer cette notion peut sembler anecdotique mais, comme souvent, le détail se révèle d'une importance capitale. Étant donné l'état des connaissances actuelles sur la littérature martiale et escrime, nous sommes ici en face d'une notion, présente dans les livres d'armes dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, qui est la toute première codification connue du temps de l'action en escrime. La mention d'Aristote dans le premier des témoins liechtenaueriens, déjà évoquée au-dessus, nous permet de mettre en parallèle son enseignement et la conception du temps telle qu'elle s'affirme dans le texte liechtenauerien. Cette mise en parallèle permet d'offrir quelques éclaircissements sur la genèse de cette notion et sur les modèles intellectuels présumés des concepteurs de l'œuvre liechtenauerienne. En effet, Aristote, dans sa *Physique*, définit le temps<sup>19</sup>

<sup>18</sup> « ... als aristotyles spricht in libro peryarmenias opposita iuxta se posita magis elucescunt vel exposita oppositorum cui autem : swach weder stark, herte weder weich et equetur. » Germanisches Nationalmuseum, Nurnberg, ms. 3227a, F° 22v, Transcription de ZABINSKI Grzegorz, « Unarmored Longsword Combat... », p. 75.

<sup>19</sup> χρόνος (chronos).

comme « le nombre d'un mouvement selon l'antérieur et le postérieur »<sup>20</sup>. Le texte liechtenauerien explore ce modèle de manière très précise en reproduisant *stricto sensu* ce découpage aristotélien, à savoir l'« avant », l'« après » et la partie existant entre les deux, le « pendant ».

« Tu dois avant tout comprendre et maîtriser ces deux choses, à savoir l'avant et l'après, ainsi que le fort et le faible de l'épée, ainsi que le mot pendant. En effet, tout ceci constitue le fondement de l'art de l'escrime. »<sup>21</sup>

Cependant, cette dernière notion est complexe à saisir, puisqu'Aristote dans son œuvre ne semble pas la différencier de l'instant, de l'immédiat. Or, d'une part, une action n'est pas instantanée, elle prend un certain temps pour se réaliser, d'autre part, le mot *indes* utilisé dans le texte ne signifie pas « instant ». Le postulat selon lequel la pensée aristotélienne aurait contribué à sceller la codification du temps chez les concepteurs liechtenaueriens implique un approfondissement de la notion du « maintenant ». La solution s'incarne dans la langue vernaculaire utilisée pour la rédaction du texte. En effet, le texte liechtenauerien nomme sans peine les deux bornes du temps, le *vor* (avant) et le *nach* (après). Pour désigner la troisième notion, l'instant entre l'avant et l'après, il existe un mot, *gleich*, qui signifie littéralement « simultané ». Ce mot apparaît dans la tradition textuelle liechtenauerienne dès ses débuts, même s'il faut attendre la fin du xv<sup>e</sup> siècle pour le voir opposé à la notion *indes*<sup>22</sup>. Ainsi, en 1482, le prêtre Johannes Leckuchner l'utilise sans aucun doute possible dans son sens de simultané et commence à établir une différence avec le concept *indes*.

« frappe en même temps que lui et avec force depuis ta droite pour atteindre sa tête »<sup>23</sup>

Ce mot ne correspond définitivement pas à une action d'escrime non immédiate, mais qui s'étale au contraire dans le temps, entre l'avant et l'après. Les auteurs liechtenaueriens ne l'ont visiblement pas choisie et ont décidé de matérialiser cette notion par le terme *indes*, qui signifie littéralement « à l'intérieur ». En utilisant une langue vernaculaire dont ils maîtrisent visiblement les subtilités, les auteurs liechtenaueriens ont probablement réussi à adapter le modèle aristotélien en établissant une différenciation entre le pendant (correspondant à l'action qu'ils cherchent à théoriser) et le maintenant (notion développée dans la *Physique*)<sup>24</sup>. La modélisation du temps d'escrime et du combat devient donc la suivante :



Figure 10. Modélisation du temps selon la tradition liechtenauerienne.

Il s'agit d'une division en trois temps, découpant rigoureusement l'action individuelle entre son début, sa durée et sa fin. Chaque partie est définie par un mot différent, bien identifié et se référant de manière assez claire à la conception du temps aristotélien décrite plus haut.

Cependant, cette mention n'est pas la seule référence aux conceptions physiques et logiques propres au courant de pensée aristotélien. Les textes liechtenaueriens montrent

<sup>20</sup> ARISTOTE, *Physique* IV 11, 219 b 1-3, in PELLEGRIN Pierre, *Le vocabulaire d'Aristote*, Paris : Ellipses, 2009.

<sup>21</sup> « Das ist das du vor allen dingen solt recht vernemen und versteen die zwei dinck das ist das vor und das nach und swech und stercke und das wort indes wann daraus kommet der gantz gruent aller kuenst des vechdens. » Universitätsbibliothek, Augsburg, Cod. I.6.4<sup>o</sup>.3, f<sup>o</sup> 4v.

<sup>22</sup> Il faudra attendre l'auteur strasbourgeois Joachim Meyer et son *Discours détaillé de l'art de l'escrime* de 1570 pour voir s'établir définitivement dans un ouvrage d'escrime une différenciation claire entre le mot *indes* et le mot *gleich*, le premier signifiant « pendant », quand le second exprime la simultanéité traitée dans les écrits aristotéliens.

<sup>23</sup> « So haw auch von deiner rechten mit Im gleich starck oben zu dem kopff. » Bayerische Staatsbibliothek, München, CGM 582, f<sup>o</sup> 11v.

<sup>24</sup> Le mot apparaît dans la tradition textuelle liechtenauerienne dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Le prêtre Johannes Leckuchner l'utilise en 1482 dans le sens de simultané. On peut ainsi lire « So haw auch von deiner rechten mit Im gleich starck oben zu dem kopff » ou « Frappe en même temps que lui et avec force depuis ta droite pour atteindre sa tête ». Bayerische Staatsbibliothek, München, CGM 582, f<sup>o</sup> 11v. Il faudra cependant attendre l'auteur strasbourgeois Joachim Meyer qui établit dans son *Gründtliche Beschreibung der kunst des Fechten* de 1570 une différenciation claire entre le mot *indes* et le mot *gleich*.

clairement que l'un des piliers conceptuels de la tradition est la mise en opposition de notions. Comme nous l'avons cité plus haut, le ms. 3227a utilise l'autorité d'Aristote et de son œuvre sur la Logique afin de souligner l'importance de la mise en opposition des concepts et le rôle que cette dernière peut jouer dans la théorie de l'escrime. En observant la construction textuelle et le vocabulaire employé plus avant, on se rend vite compte qu'une grande partie des réflexions techniques sont construites autour de cet aspect contraire entre deux notions. Le couple est d'ailleurs un outil souvent employé par les rédacteurs liechtenaueriens pour avancer et justifier leurs concepts. Dans l'extrait cité plus haut, il ne s'agit que d'opposition entre le fort et le faible, localisés sur l'arme; ou encore le ferme contre le tendre, une opposition sensitive basée sur la pression. Mais les gardes semblent elles aussi conçues à partir de cette notion d'opposition, chacune occupant un espace particulier<sup>25</sup>. Leur exposition suit un ordre bien précis, qui se répète inlassablement durant toute la tradition textuelle: d'abord vient la garde du bœuf, puis celle de la charrue, celle du fou, puis enfin celle du jour<sup>26</sup>. Cet ordre s'accompagne d'une description extrêmement claire du geste et de la posture adoptée:

« *Le bœuf. Tiens-toi ainsi: place ton pied gauche en avant et tiens ton épée sur ta droite, devant ta tête en laissant pendre la pointe vers le visage*<sup>27</sup>. »

<sup>25</sup> C.H. Tobler formule une hypothèse liant les quatre gardes avec les quatre éléments de la cosmologie médiévale. Cependant, la notion des quatre éléments étant liée de près à la pensée scientifique grecque, rien ne permet de penser que les gardes sont liées à ces notions, encore moins qu'elles en découlent. Il est bien plus probable que tout ceci trouve son origine dans les mêmes modèles de pensée. Voir à ce sujet TOBLER Christian Henry, *In Saint George's Name, an Anthology of Medieval German Fighting Arts*, Wheaton: Freelance Academy Press, 2010, p. 59-62.

<sup>26</sup> Respectivement *Ox*, *pflug*, *alber* et *tag*. Notons que *tag* s'est longtemps traduit par *jour*. Cependant, l'utilisation du mot *habitus de die* dans le texte du Cod. Icon. 393 de Paulus Hector Mair amène un élément de traduction indiscutable, étant donné que *die* ne peut que se traduire par *jour*. De la même manière, *alber* peut également se traduire par *peuplier*, terme aussi utilisé dans le Cod. Icon. 393. Voir Bayerische Staatsbibliothek, München, Cod. Icon. 393, f° 89v-90r.

<sup>27</sup> « *Die erst huett: Der ochs / do schick dich also mit stand mit dem lincken fuess vor und halt din schwert neben diner rechten sytten vir din haupt und lass Im den ort gegen den gesicht hangen.* » Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr.Dresd.C487, f° 34r.

*La charrue. Tiens-toi ainsi: place ton pied gauche en avant et tiens ton épée avec les mains croisées sur ta droite, au-dessus de ton genou, afin que ta pointe se place contre le visage*<sup>28</sup>.

*Le fou. Tiens-toi ainsi: place ton pied droit en avant et tiens ton épée avec les bras tendus devant toi, avec la pointe dirigée vers le sol*<sup>29</sup>.

*Le jour. Tiens-toi ainsi: place ton pied gauche en avant et tiens ton épée sur ton épaule droite. Ou bien tiens-la avec les bras tendus au-dessus de ta tête*<sup>30</sup>. »

Penchons-nous sur le cas des deux premières gardes de cet ensemble. Le texte liechtenauerien orthodoxe stipule, plus en avant, que les deux gardes que sont le bœuf et la charrue procèdent de deux manœuvres universelles que sont les suspensions:

« *Il y a quatre sorte de suspensions: le bœuf en haut de chaque côté, ce sont les deux suspensions supérieures, et la charrue en bas de chaque côté, ce sont les deux suspensions inférieures.* »<sup>31</sup>

Cet extrait tend à montrer que les gardes du bœuf et de la charrue sont deux postures opposées, mais également deux notions universelles, desquelles procèdent divers concepts et aspects de l'escrime liechtenauerienne. Si nous opposons graphiquement ces deux notions, nous obtenons le schéma suivant:

<sup>28</sup> « *Die dritt huett Der alber do schick dich also mit stand mit deinen rechten fuess vor und halt din schwert mit usgerechten armen von dir mit den ort uff die erden.* » Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr.Dresd.C487, f° 34r-34v.

<sup>29</sup> « *Die vierd huett Von tag do schick dich also / mit stand mit lincken fuess vor und halt din schwert an diner rechten achseln Oder halt es mit usgerechten armen umben din haupt und wie di us der huetten fechten solt.* » Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr.Dresd.C487, f° 34v.

<sup>30</sup> « *Die ander huett Der pflug do schick dich also mit stand mit dem lincken fuess vor und halt din schwert gecrunzten henden neben diner rechten sytten / ober dinen knje Also das Im der ort gegen dem gesicht ste.* » Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr.Dresd.C487, f° 34r.

<sup>31</sup> « *Wenn der hengen sein vier der ochs oben von paiden seitten, das sind die oberñ zwäy hengen und der phlug unden von paiden seitten, das sind die nderen zwäy hengen.* » Biblioteca dell'Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana, Roma, Cod.44 A 8, f° 37v, in HAGEDORN Dierk, *Peter von Danzig...*



Figure 11. Modélisation des gardes opposées.

Il est cependant intéressant de noter que cette mise en rapport est loin d'être la seule présente dans le corpus technique attribué à Johannes Liechtenauer, bien qu'elle soit l'une des premières et qu'elle initie un raisonnement. Prenons, afin de continuer ce dernier, un autre concept exprimé dans les sources de la tradition liechtenauerienne. Il porte le nom de « parade »<sup>32</sup> et figure au nombre des douze règles mises en évidence plus haut. Le texte dédié à ce concept expose de manière assez claire son fonctionnement :

*« Souviens-toi de ceci : tu as compris avant ce que sont les quatre gardes. Maintenant tu dois aussi connaître les quatre parades qui neutralisent ces quatre gardes. De plus, il n'y a pas de parades pour cela puisque ce sont justement quatre attaques qui les neutralisent.*

*Souviens-toi de ceci : le premier coup est le coup tordu ; il brise la garde que l'on nomme le bœuf.*

*Souviens-toi de ceci : le deuxième coup est le coup transversal ; celui-ci brise la garde du jour.*

*Souviens-toi de ceci : le troisième coup est le coup lorgnant ; celui-ci brise cette garde que l'on nomme la charrue.*

*Souviens-toi de ceci : le quatrième coup est le frontal ; celui-ci brise la garde du fou.* »<sup>33</sup>

<sup>32</sup> Le terme germanique rencontré dans les sources est *versetzen*. Le sens correspond à l'idée de faire prendre à une attaque une voie différente de celle qu'elle doit emprunter naturellement. Une parade, en somme, une défense, ou encore une déviation (*versetzen* pouvant signifier aujourd'hui déplacer d'un point A à un point B).

<sup>33</sup> « Merck du hast vor gebürt was da sind die vier hutten, so soltu nu auch wissen die vier vorsezen die die selbigen vier hütten prechen. Och gebort kain vorsezen dar zuo nicht wenn es sind vier haw die sj prechen / Merck der erst haw ist der krumphaw der pricht die hut die do haist der ochs / Merck der ander haw das ist der twer haw der pricht die hut vom tag / Merck der dritt haw das ist der schilär der pricht die hut die da haist der phlueg / Merck der vierd haw das ist der schaitlär der pricht die hut die da haist alber. » Biblioteca dell' Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana, Roma, Cod.44 A 8, f° 26r, in HAGEDORN, Dierk, *Peter von Danzig...*

Si l'on implique les deux gardes que nous venons de mettre en relief, voici le résultat que nous obtenons, modélisé sous la forme d'un schéma :

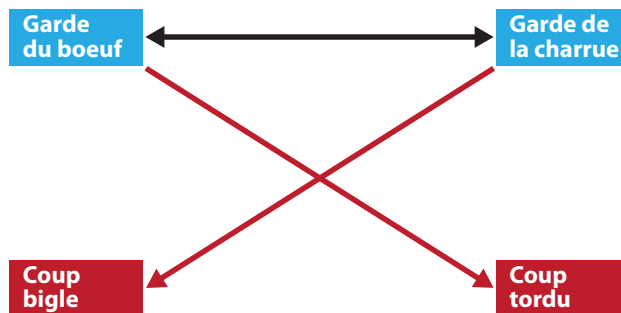


Figure 12. Schéma des gardes opposées avec les coups relatifs 1.

En procédant par analogie et avec les éléments du texte, nous pouvons affirmer sans trop d'hésitation que les deux autres gardes sont également des contraires, de par leur nature. Ainsi, la garde du jour se trouve en haut tandis que la garde du fou est prise en bas du corps :

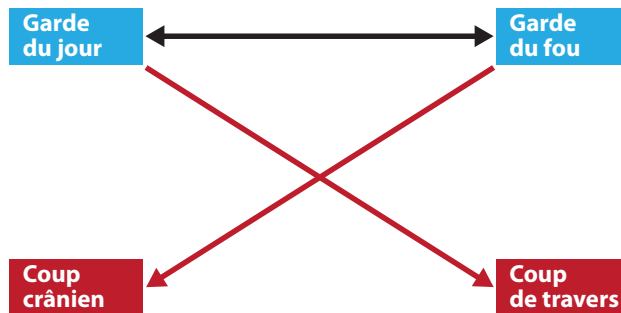


Figure 13. Schéma des gardes opposées avec les coups relatifs 2.

Maintenant que ces deux logiques, axées sur deux contraires, sont modélisées, nous pouvons avancer dans le raisonnement. L'influence de la logique aristotélicienne, et par répercussion de la logique scolastique, semble être

fortement présente au sein de la tradition liechtenauerienne orthodoxe. Les outils employés en rapport avec ces modes de pensée sont nombreux, trop pour être seulement le reflet d'une utilisation mimétique de méthodes connues par les rédacteurs des textes martiaux liés au mythe Johannes Liechtenauer. J'ai déjà cité l'influence probable de la conception du temps aristotélicienne<sup>34</sup> ainsi que la construction en opposition des éléments fondamentaux de l'escrime et du maniement des armes. Il s'agit maintenant de mettre en relief le caractère universel de certaines de ces propositions et les liens qu'elles entretiennent avec d'autres plus spécifiques. Nous avons en effet noté que les deux gardes primaires, le bœuf et la charrue, sont des concepts universels, des éléments dont procèdent divers autres concepts propres à l'escrime de la tradition liechtenauerienne. Mais cette notion de garde primaire, principale ou universelle, permet de citer de nouveau la logique aristotélicienne, à travers les notions de proposition universelle et de proposition subalterne, la seconde procédant de la première. Ce principe d'universalité est présent dans d'autres parties du texte, notamment dans le ms. 3227a :

*« Retiens également qu'il n'y a que deux coups desquels tous les autres procèdent. Par conséquent on peut les qualifier de coups universels, d'origine de tous les autres coups. Ce sont le coup donné en haut et le coup donné en bas, de chaque côté. »*<sup>35</sup>

Est-il possible alors d'appliquer le même raisonnement et de lier les deux autres gardes énoncées aux premières ? Est-il possible d'en faire un élément subalterne, une déclinaison particulière d'une posture universelle ? Si l'on se réfère au plus ancien texte liechtenauerien, c'est même la règle fondamentale de l'enseignement de l'escrime :

*« C'est parce que l'art de Liechtenauer montre que toute pièce et règle de l'escrime engendre des coups, des estocs et des entailles, comme nous le verrons plus loin. Nous verrons comment chaque pièce ou règle procède d'une autre et comment l'une se forme à partir de l'autre : dès que l'une d'entre elles est parée l'autre touche et gagne l'initiative. »*<sup>36</sup>

Le texte est sans appel : le propos est organisé logiquement, suivant des règles et des mécanismes clairs et identifiés. Si l'on revient à la problématique des gardes soulevée plus haut, il s'avère que l'expérimentation physique des descriptions textuelles tend à montrer que les gardes sont liées par la hauteur qu'elles adoptent. Ainsi la garde du bœuf se tient sur le haut du corps tandis que la garde du jour est également au-dessus ou sur le côté de la tête. Cependant, cette garde du bœuf ne vise pas l'adversaire. De la même manière, la garde de la charrue couvre les ouvertures basses tandis que la garde du fou se prend en bas du corps. Tout comme la garde du jour, elle ne vise pas l'adversaire de la pointe. Ainsi existent deux gardes principales qui couvrent le corps en menaçant l'adversaire de la pointe. À côté se trouvent deux autres gardes, que l'on peut qualifier de subalternes<sup>37</sup>, qui occupent le même espace, mais qui ne visent pas l'adversaire et ne ferment aucune ouverture<sup>38</sup>. Voici visiblement deux éléments universels et deux particuliers dérivés des premiers. Ceci forme une structure qui s'échelonne sur deux niveaux et qui rappelle de manière troublante l'organisation des propositions générales et particulières selon la doctrine de la Logique aristotélicienne. C'est d'ailleurs cette proximité

<sup>34</sup> ARISTOTE, *Physique...*, page ?

<sup>35</sup> *« Auch wisse das nur czwene bewe seyn aus den allen heweh ander wy-dy komen wy dy umber genant mo[e]gen werden / das das ist der o[e]berhaw / und der underhaw / von beiden seiten / dy sint dy haupt bewe und grunt aller ander bewe / wy wol dy selben ursachlich und gruntlich / auch komen aus dem orte des swertes / der do ist der kern und das czentrum aller andern stocke. »* Germanisches Nationalmuseum, Nurnberg, ms. 3227a, f° 23v, transcription de ŻABINSKI Grzegorz, « Unarmored Longsword Combat... », p. 76.

<sup>36</sup> *« Wen noch lychnawrs kunst / so komen aus allen gefechten und gesetze der kunst des swertes / hewe stiche und snete / als man wirt hernoch ho[e]ren / wy eyn sto[e]cke und gesetze aus dem andern kumpt / und wy sich eyns aus den andern macht / ab eyns wirt geweret / das daz ander treffe und vorgank habe. »* Germanisches Nationalmuseum, Nurnberg, ms. 3227a, f° 19r, transcription de ŻABINSKI Grzegorz, « Unarmored Longsword Combat... », p. 68-69.

<sup>37</sup> Dans le sens logique qui implique que le subalterne est un élément particulier qui procède d'un élément universel.

<sup>38</sup> Le texte liechtenauerien ne mentionne pas uniquement quatre gardes, mais précise qu'il n'y en a que quatre de réellement utiles et acceptables. Le fait est que seules ces quatre gardes sont mentionnées dans l'énoncé des cinq et douze notions fondamentales.

qui amène à organiser les informations obtenues selon un carré logique (ou carré d'Apulée<sup>39</sup>) que voici :

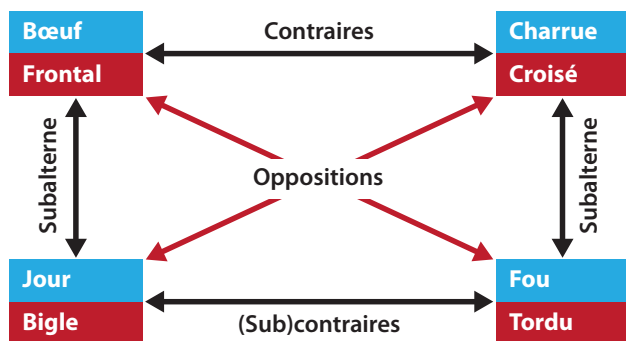


Figure 14. Schéma logique des quatre gardes.

Comme on peut le voir, les notions de gardes et de coups qui s'opposent à ces dernières s'insèrent très bien dans le schéma. On peut y lire sans difficulté une modélisation du propos cité, opposant chaque garde à un maître-coup. La mise en relation entre les deux gardes principales que sont le bœuf et la charrue d'un côté, et les deux gardes particulières que sont le jour et le fou de l'autre, est également parfaitement visible, les secondes étant subalternes aux premières. On peut même continuer l'analyse et envisager d'appliquer la différenciation aristotélicienne entre les propositions principales et les propositions particulières, les secondes se différenciant des premières par une même qualité, mais par un nombre différent<sup>40</sup>. Or, selon cette hypothèse, ce qui différencie le couple de gardes principales du couple de gardes secondaires, c'est la direction

<sup>39</sup> Ce schéma n'est pas représenté tel quel dans l'œuvre d'Aristote. Il est mentionné pour la première fois au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. dans une *Introduction à la Logique* composée par Apulée, penseur romain d'Afrique du Nord. Cependant, tous les éléments insérés dans le carré d'Apulée sont déjà présents et associés dans le *De Interpretatione* d'Aristote.

<sup>40</sup> Ainsi, « tous les hommes sont mortels » est une proposition principale (ou générale), tandis que « certains hommes sont mortels » est une proposition particulière qui procède de la première. Les deux propositions ont la même qualité (la mortalité) quand leur nombre est différent (« tous les hommes » et « certains hommes »).

qu'elles empruntent et par conséquent la menace qu'elles effectuent sur l'adversaire. Il est parfaitement plausible, alors, d'envisager que le système liechtenauerien considère que la qualité<sup>41</sup> d'une garde découle de la hauteur qu'elle adopte. On peut procéder au même raisonnement vis-à-vis des coups mis en relation dans le carré logique ci-dessus, l'hypothèse faisant ressortir que la qualité des frappes, à l'inverse des gardes, viendrait du sens qu'elles adoptent et non de leur hauteur.

Ce carré n'est bien sûr qu'un outil de travail et, comme tous les outils, il doit servir de support à la compréhension et non de finalité. La mise en parallèle qu'il permet nous donne néanmoins une idée claire des possibles influences intellectuelles ayant présidé à la conception du texte liechtenauerien orthodoxe et permet surtout d'établir et de délimiter des pistes de travail nécessaires non seulement à la compréhension historique de ce texte, étape indispensable, mais également à des activités comme l'archéologie cognitive du geste et des pratiques martiales. Ainsi, sur la base du carré logique ci-dessus, peuvent être réalisées des expérimentations portant sur les liens entre les coups, leurs oppositions ou encore les relations logiques entre les gardes. Les possibilités sont riches et passionnantes, tant pour l'historien que pour l'escrimeur. Elles permettent, sans tomber dans le piège de la lecture systémique et contemporaine, de remonter à la genèse d'une création intellectuelle qui a sans doute façonné une activité physique, l'escrime, encore pratiquée aujourd'hui, certes sous d'autres formes, mais dans un esprit qui n'est pas forcément très éloigné des origines.

L'ensemble de textes que l'on nomme parfois abusivement tradition liechtenauerienne est, comme j'ai tenté de le souligner, un ensemble difficile à appréhender et à définir. L'absence de sources historiques portant sur son fondateur mythique ainsi que sur les premiers auteurs qui en font mention ne fait que renforcer cette impression de trouble et d'incertitude. Cependant, l'historien peut tout

<sup>41</sup> « J'appelle qualité ce en vertu de quoi on est dit être tel », ARISTOTE, *Organon I, Catégories 8*, édité par TRICOT Jules, *Aristote, Organon...*, p. 55.

de même faire parler, grâce à sa méthode, un ensemble textuel d'une grande qualité et d'une grande précision technique. L'étude de sa structure, de son organisation et des outils qui semblent avoir présidé à sa conception révèlent des éléments de première importance quant au sujet qu'ils traitent, à savoir l'escrime et globalement les pratiques martiales de l'Occident de la fin du Moyen Âge.

Tout d'abord, le caractère presque exclusivement textuel de cet ensemble manuscrit le situe au-delà du simple florilège gestuel. Sa fonction dépasse probablement la démonstration visuelle pour se hisser au niveau d'un texte théorique et technique sur la nature même de l'escrime. L'organisation pyramidale du savoir, rayonnant depuis des notions générales, mais également les nombreuses pistes soulignant l'influence de la Logique, du discours scolastique et de la philosophie aristotélicienne sont des éléments capitaux. Ils semblent même faire de cet ensemble de textes un essai sur une codification logique, non pas de l'escrime, mais des principes qui sous-tendent l'escrime, en un mot, une œuvre à vocation scientifique. Ainsi la codification du temps de l'action qui est, rappelons-le, l'une des plus anciennes actuellement connues, permet de restituer une réflexion intense sur la nature du geste, de l'action et des concepts de génération de l'action. De même, la présence d'éléments posés comme universels et surtout leur articulation avec d'autres éléments qu'ils semblent générer pointent du doigt des outils et des mécanismes qui dépassent la simple conception gestuelle empirique. Leur insertion au sein d'une structure appelant la comparaison avec les relations entre propositions exposées dans le traité *De Interpretatione* d'Aristote renforce cette impression. Plusieurs autres aspects troublants n'ont pas pu être traités ici, comme la structure tripartite des pièces d'escrime. En effet, ces dernières s'articulent autour d'une action générale, puis autour d'une réaction spécifique, donnant naissance à une conclusion prenant appui sur les deux éléments précédents. Ceci laisse presque imaginer un quasi-syllogisme gestuel, une Logique au service de l'escrime.

Plus que des exemples à suivre, les textes issus de la tradition remontant au mystérieux Johannes Liechtenauer

nous livrent donc une vision théorique et hautement logique de l'escrime, une théorie ambitieuse et particulièrement élégante qui veut expliquer et rationaliser sa pratique et par conséquent son emploi. En échappant à la lecture personnelle, sensitive et empirique de cet ensemble textuel, c'est une méthode que le chercheur comme l'escrimeur pourront mettre à jour et tenter de comprendre. Une œuvre d'escrimeologie, en somme, un discours raisonné sur la nature de l'escrime. Un projet ambitieux qui règne sans partage sur la production de textes techniques martiaux jusqu'à l'affirmation de l'imprimerie et des traités italiens et, en définitive, sur ce que l'on pourrait nommer, sans hésiter, le premier temps de l'escrime européenne.